



Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

33/34 | 2005

L'enseignement du français en Europe autour du XIXe siècle. Histoire professionnelle et sociale

Évolution des sciences du langage et de l'institution pédagogique

Jean-Claude Chevalier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1652>

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 9-21

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Jean-Claude Chevalier, « Évolution des sciences du langage et de l'institution pédagogique », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 33/34 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1652>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© SIHFLES

Évolution des sciences du langage et de l'institution pédagogique

Jean-Claude Chevalier

- 1 Pour répondre au thème du Colloque [Du maître de français au professeur. Institutionnalisation, professionnalisation, disciplinarisation du français langue étrangère et seconde en Europe au XIX^e siècle], je remonterai dans cette première partie au début du XIX^e siècle. A grands traits, je voudrais rapprocher l'évolution des sciences du langage et l'évolution de l'institution pédagogique. En France, bien sûr.

1. L'institution pédagogique.

- 2 L'université, de l'école aux Facultés, digère lentement les premières institutions révolutionnaires ; en particulier, au niveau moyen, cette création étonnante des Idéologues, les Écoles centrales ; et aussi les écoles pour l'élite, comme l'École normale supérieure.
- 3 Les lycées (créés en 1802), devenus collèges royaux, (plus tard lycées impériaux) vivent sur les prescriptions napoléoniennes de 1802. Ils respectent la déclaration lapidaire de Bonaparte: « Les élèves feront du latin et des mathématiques ». A cette différence près que les cours sont en français et que l'enseignement du français a sa place, fondé sur le grand siècle et quelques auteurs du 18^{ème} siècle comme Montesquieu (*Grandeur et décadence des Romains*) et Voltaire (*Siècle de Louis XIV*). L'organisation de l'enseignement des Collèges est plusieurs fois remaniée, en ce qui concerne, en particulier, la répartition des lettres et des sciences et la place –grandissante- de l'enseignement des langues étrangères. Pour les écoles, elles se développeront lentement à partir des lois Guizot de 1833 qui prétendent à créer une école par commune et une école normale d'instituteurs par département.
- 4 La formation des professeurs est élémentaire. Elle repose sur le baccalauréat ; la licence et l'agrégation ne sont que des répliques renforcées du baccalauréat. La licence se prépare en un an et les épreuves sont les mêmes qu'au baccalauréat, fondées sur le latin et

secondairement sur le français. Même jeu de miroirs pour l'agrégation. Les candidats, le plus souvent répétiteurs dans les collèges et lycées, prennent des leçons –payantes– auprès de leurs collègues déjà agrégés. Il en résulte que les facultés ont très peu d'étudiants et sont essentiellement des lieux de conférences mondaines. Elles servent surtout à faire passer les examens et à accorder les grades. Une exception : Paris, où l'École Normale Supérieure envoie ses étudiants à la Faculté ; mais une partie seulement d'entre eux deviendront enseignants. Les projets d'Écoles normales de départements pour former des professeurs de lycées et collèges n'aboutissent pas ; le pouvoir craint qu'ils ne deviennent des lieux d'agitation. Bricolage et conservatisme sont rois.

- 5 Quelques progrès sont réalisés sous le Second Empire qui a eu de grands ministres comme Hippolyte Fortoul qui voulait donner des bourses aux futurs enseignants et donc créer un corps d'étudiants; et surtout l'historien Victor Duruy, ministre de Napoléon III depuis 1863. Avec lui commence l'ère moderne. On lui doit plusieurs créations notables : un enseignement secondaire technique spécial, sans latin, pour le commerce et l'industrie, doté d'une école normale (à Cluny) et d'une agrégation et, d'autre part, des cours secondaires de jeunes filles (installés à partir de 68), sans latin eux aussi. L'enseignement technique échouera, disparaîtra, ne sera repris qu'à la fin du siècle par des cours commerciaux - sans latin, évidemment - ; à l'inverse, l'enseignement des jeunes filles se développera régulièrement jusqu'aux lois Camille See de 1882, du nom du ministre qui fonde les lycées de jeunes filles. Au niveau supérieur, se fortifiera aussi l'École Pratique des Hautes Études, créée en 1868, pour enseigner la recherche ; et rivaliser ainsi avec l'Allemagne.
- 6 C'est la 3^{ème} République qui crée un véritable système d'enseignement, en particulier grâce à Jules Ferry, dans les années 80. Ferry commence par l'enseignement supérieur. Les Facultés sont solidement établies quand est créé un système de bourses de licence et d'agrégation (1877, 1880) et, pour encadrer ces nouveaux étudiants dont le nombre augmente très rapidement, sont nommés de jeunes maîtres de conférences comme Arsène Darmesteter à Paris. Enfin, des bâtiments sont construits dont la nouvelle Sorbonne, le « Palais de la Sorbonne » comme on disait, inauguré en 1901. Les facultés de provinces sont développées elles aussi et multipliées. Un système moderne, à l'écoute de la science, est partout instauré. La Sorbonne en offre le modèle, colonisée par les anciens élèves de l'E.N.S. de la rue d'Ulm, avec des maîtres prestigieux : pour les Lettres Louis Petit de Julleville, puis Gustave Lanson, pour l'étude de la langue française, Ferdinand Brunot, Emile Durkheim pour la pédagogie et le plus célèbre d'entre eux, animateur et figure symbolique de la nouvelle Faculté des Lettres : l'historien Ernest Lavisse. Tous mériteront le titre d'instituteurs de la République.
- 7 Jules Ferry institue l'enseignement obligatoire pour tous. Pour former les maîtres de l'enseignement primaire et pour les encadrer, des Écoles Normales Supérieures sont créées à St-Cloud et Fontenay-aux-Roses et, pour enseigner dans les lycées de Jeunes Filles, l'E.N.S. de Sèvres est fondée; ces ENS s'ajoutent à la vieille E.N.S. de la rue d'Ulm qui est tenue de former des professeurs de lycée et de Faculté. En 1892 sera créée la *Revue universitaire* qui animera cet ensemble.
- 8 Reste à souligner deux points importants :
- 9 Premier point. Pour diffuser le français dans le monde -et particulièrement dans les colonies - est créée en 1883 l'Alliance française par une pléiade de personnalités, dirigée par un secrétaire général remarquable, Pierre Foncin ; l'Alliance y ajoute en 1894 des Cours de vacances pour étrangers, dirigés par le maître de Sorbonne, Ferdinand Brunot,

qui sera un puissant initiateur et introduira dans le grand public la phonétique expérimentale de l'abbé Rousselot..

- 10 Deuxième point. L'enseignement du français évolue très rapidement. Désormais, dans une perspective historique, les auteurs étudiés vont du Moyen Age au 19^{ème} siècle, mis à part des auteurs tenus pour sulfureux comme Jean-Jacques Rousseau. Les épreuves changent, aux différents niveaux. On notera, en particulier, le privilège donné à la composition française, bientôt appelée dissertation, d'inspiration littéraire, et à l'explication de textes, ainsi définie, dans un rapport d'agrégation, par l'Inspecteur général Manuel :
- On considérera un texte pour ce qu'il est, une sorte d'organisme vivant (métaphore empruntée à la linguistique de l'époque, celle qui dérive d'August Schleicher), distinct de tous les autres que l'on peut analyser, disséquer, comparer, et qui permet de retrouver, dans chacune de ses parties, le génie propre d'un auteur ou, tout au moins, les habitudes d'esprit, le caractère de sa langue, les traits essentiels qui le distinguent.
- 11 Les méthodes changent, visent à asseoir les principes républicains sur la science, positiviste surtout. La nouvelle Sorbonne en est le symbole : Brunot et Lanson promeuvent une approche sociale et positiviste de la langue et de la littérature, Durkheim, qui succède à Ferdinand Buisson, doit viser à une sociologie progressiste de l'éducation.
- 12 La dernière victoire est l'installation d'un enseignement moderne, sans latin, dans les lycées qui sera couronné en 1902 par la création d'un baccalauréat moderne, violemment attaqué, mais que défendront, bec et ongles, les professeurs de Sorbonne, Brunot en tête : cette création d'un bac moderne introduit un nouveau public à l'Université et dans les grandes écoles. A Paris, le collège moderne Rollin formera ces nouvelles élites : le propre fils de Brunot, André, qui a suivi un cursus moderne entrera à l'École polytechnique ; et sera un personnage important de la III^{ème} République.
- 13 Les principes de ce système révolutionnaire, mis en place en quelques années, dureront, à quelques variantes près, jusqu'en 1975, date de nouvelles instructions inspirées des tumultes de 1968.

2. L'institution scientifique.

- 14 Comme je viens de le dire, les lycées et facultés jouent un rôle à peu près nul pour les progrès de la science jusque dans les années 1860-70. Tout au plus, des enseignants polygraphes publient-ils des livres de vulgarisation en philosophie et en lettres. Des milliers de grammaires scolaires seront ainsi éditées (recensées dans André Chervel) qui ne sont que reprises des grammaires des encyclopédistes et des Idéologues du XVIII^e siècle. En atteste en 1813, une grammaire au titre significatif: la *Grammaire des Grammaires*, de Girault-Duvivier. Elle sera constamment rééditée.
- 15 Les recherches sont dispersées et l'effort du pouvoir, pendant le XIX^e siècle, visera à les unifier. Les Académies nationales, rétablies l'une après l'autre (elles ne se retrouveront cinq qu'avec Louis-Philippe), poursuivent un nombre limité de recherches et disposent à cet effet de gratifications ministérielles. Elles accordent des crédits -très maigres- pour des chercheurs, français ou étrangers, chargés de missions sous l'autorité de comités nommés par le Ministre de l'Instruction.

- 16 Des recherches aussi au Collège de France, mais, pour les lettres, encore très mondaines. Pour la langue, c'est Paulin Paris qui reflète de loin les avancées allemandes sur l'histoire de la littérature médiévale. Je soulignerai aussi le rôle de l'École des Chartes qui, depuis, 1820, forme des érudits et des spécialistes des archives, utiles aussi bien aux Académies qu'aux Sociétés savantes qui se multiplient dans la bourgeoisie en province et à Paris. Au Collège de France comme aux Chartes, l'étude de la langue démarre difficilement. Principal obstacle : la science est allemande et la plupart des enseignants français ignorent cette langue.
- 17 Dernier lieu de recherches: la Bibliothèque nationale (royale, impériale) qui ouvre – très chichement – ses incroyables richesses, en manuscrits et en livres anciens; c'est là que Franz Bopp travaille au début du siècle, c'est là que quelques savants fouineurs étudient des langues exotiques, le chinois, le mandchou, le birman, les langues indiennes, etc.
- 18 Le plus grand nombre des résultats sont dus à des recherches d'amateurs, de la bourgeoisie ou de la noblesse, qui se pratiquent dans ces sociétés locales dont je viens de parler. Parfois importantes, elles se multiplient rapidement dans tous les domaines des sciences: histoire, archéologie, botanique, étude des langues. Une des plus célèbres est la « Société des Antiquaires de Normandie », dirigée par un animateur infatigable, Arcisse de Caumont (voir Françoise Bercé dans les *Lieux de Mémoire*, éd. Pierre Nora, Gallimard) qui s'évertue à les rassembler, à les fédérer, à encourager leurs publications. Elles seront accaparées et financées par l'État, pour commencer par Guizot, qui crée pour les chapeauter une « Commission des Travaux historiques et des Sociétés savantes », qui sera officialisée vers 1858, composée de grands savants, de chartistes et d'hommes de lettres comme Victor Hugo. Les ministres de Napoléon III, Fortoul le premier, conseillent aux enseignants de tous ordres d'y participer.
- 19 Les choses se précipitent dans les années 60 ; une science du langage prend corps en France. Gaston Paris, ancien élève des Chartes, qui s'est initié à la science philologique allemande chez Friedrich Diez à Bonn, succède à son père au Collège de France en 1866. Il fait chaque semaine une grande leçon sur les origines de la littérature française (« là viennent les dames », écrit-il à Bartch) et un séminaire sur les débuts de la langue, essentiellement de phonétique, pour un auditoire plus restreint. Et il commence des cours réservés à une élite dans un centre rue Gerson qui deviendra l'École Pratique des Hautes Études en 1868. Sur décision de Napoléon III, conseillé par Claude Bernard et Louis Pasteur, le ministre Duruy a créé, on l'a vu, ce centre qui sera un centre de recherches et de diffusion des savoirs. Gaston Paris est appelé comme répétiteur, puis directeur des conférences de langues romanes. Il travaille en liaison avec Michel Bréal, normalien agrégé, qui parle couramment allemand. Les textes de base sont édités : Bréal traduit la *Grammaire comparée des langues européennes* de Franz Bopp (1866-74), fondateur des études linguistiques indo-européennes, dont il a suivi les cours à Berlin, Gaston Paris traduit la *Grammaire des Langues romanes* de Friedrich Diez (1863). Mais pour qui ? Une grande déception : à peu près tous les auditeurs de l'EPHE sont étrangers ; les étudiants de la Sorbonne, futurs professeurs de lycées, ne viennent que si les cours coïncident avec leurs programmes de licence ou d'agrégation. Le nouveau savoir devra prendre d'autres voies. Avec un de ses élèves, Paul Meyer et deux historiens, Gaston Paris fonde la *Revue critique* (1866) qui va passer en revue –souvent sévèrement- les travaux d'érudition qui commencent à se multiplier en France. Des associations nouvelles se créent à Paris avec leurs bulletins ou revues. Deux des linguistes les plus connus à l'époque, Louis Chavée et Abel Hovelacque, créent une *Revue de linguistique et philologie comparée* (1867), liée à

l'anthropologie et particulièrement aux travaux de Paul Broca. Mais surtout plusieurs « savants », généralement des amateurs, réunissent leurs talents dès 1863 pour créer une Société de Linguistique de Paris qui publie des *Mémoires* (1869) et une revue, le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* (1871). Le premier et longtemps secrétaire de cette Société qui joue -et surtout va jouer- un rôle important dans la vie scientifique française est Michel Bréal. Ce ne sont pas les seules revues : d'autres naissent et se spécialisent dans les études celtiques, dans les mythes, dans les textes latins et grecs, etc. En 1872 sera créée la *Romania* pour répondre à la *Germania* allemande de 1866 ; Gaston Paris en sera l'âme. Aussi la *Revue des Langues romanes* (1870) pour étudier les publications de langue d'oc.

- 20 C'est dire que cette époque est d'une fécondité jusqu'ici inconnue pour l'étude des productions de langues, anciennes surtout ; les recherches partent dans toutes les directions. Un problème d'organisation du savoir se pose aussitôt. Comment distinguer ceux qui se spécialisent dans ces études en expansion : ils se disent soit philologues, terme très ancien, soit linguistes, terme créé au début du siècle. Abel Hovelacque aborde plusieurs fois le problème dans sa revue et rassemble l'argumentation dans un livre, *La Linguistique* (1876). Une phrase lapidaire pour commencer : « La linguistique est une science naturelle, la philologie une science historique, l'étymologie n'est pas une science ». S'y ajoute un point important : la philologie est la science des textes, la linguistique celle des éléments dans leur organisation. Cette opposition peut ainsi être argumentée : la philologie est une science historique, elle repose sur une étude critique des littératures (archéologie, art, mythologie), une histoire des langues et de leur extension, elle analyse le rôle des emprunts, la restitution et la correction des textes, le tout à l'intérieur d'une seule langue (on peut cependant envisager une philologie comparée).
- 21 En opposition, la linguistique est « l'étude des éléments constitutifs du langage articulé et des formes diverses des langues. Elle étudie la structure des langues en se fondant sur les monosyllabes de base. »
- 22 La linguistique est une science, particulièrement illustrée par les savants allemands de Leipzig, les néogrammairiens, qui établissent de 70 à 80 la nécessité de LOIS phonétiques, surtout Brugmann, Leskien, Osthoff, principe inscrit dans l'idée que les langues se développent, en sorte qu'on peut dire, comme l'ont fait Bopp, puis Schleicher que la linguistique appartient aux sciences naturelles. Leur domaine est surtout celui des langues indo-européennes.
- 23 Ces définitions seront reprises par Bréal en 1876, proposant son rapport annuel devant les membres de la Société de Linguistique. Ces deux sciences sont séparées, affirme-t-il, mais le problème qui le passionne, lui, est celui de leurs points de communication ; c'est « un sujet qui m'est cher », dit Bréal. On peut analyser les mêmes domaines, par exemple les textes de l'Antiquité, de l'un ou de l'autre point de vue. Ainsi de l'étude d'un certain Meunier et de Louis Havet sur le génitif latin :
- C'est de la philologie, puisqu'on cite les grammairiens latins et qu'on invoque la métrique de Plaute ; c'est de la linguistique, car jamais philologue n'aurait trouvé l'ingénieuse explication de ces formes.
- 24 Interprétation confirmée par le président de l'année suivante, Benoist. Désormais, ce clivage va devenir fondamental et s'inscrire dans l'Institution. Je note l'arrivée à Paris, à la Société de Linguistique, d'un jeune linguiste suisse de génie, qui va renforcer le mouvement et donner son statut à la linguistique, c'est Ferdinand de Saussure. Il est bilingue. Étudiant à Leipzig, il a publié en 1879 un mémoire sur le *Système primitif des*

voyelles dans les langues indo-européennes qui fait sensation dans le monde savant, mais l'a plus ou moins fâché avec ses maîtres néo-grammairiens de Leipzig. Il accourt à Paris où Louis Havet, un de ses premiers admirateurs, l'a invité. Il a 23 ans. Il devient aussitôt un membre particulièrement actif et brillant de la S.L.P. qu'il fréquente depuis 1876. Actif aussi à l'E.P.H.E où, dès la deuxième année, un cours lui est confié sur le gothique. Un cours qu'il gardera jusqu'en 1889. Il sera alors suppléé par un disciple particulièrement brillant, Antoine Meillet, âgé alors de 23 ans. Meillet, premier d'agrégation, chercheur exceptionnel, directeur d'études fascinant, proclamera toute sa vie son immense admiration pour Saussure.

- 25 Un événement en 1892. Un jeune maître de conférences, normalien et premier d'agrégation : Ferdinand Brunot quitte Lyon pour la Sorbonne. Exceptionnel lui aussi. La forte personnalité de Brunot et de Meillet rend le clivage entre les savoirs plus éclatant. Meillet, appuyé sur le système saussurien, commande au domaine linguistique, Brunot impose sa personnalité et sa méthode dans le domaine philologique. Meillet se consacre, dans ses séminaires, aux langues indo-européennes, de l'iranien au slave en passant par le latin et le grec, appuyé sur une petite équipe de chercheurs, aux Hautes Études, puis au Collège de France où il succédera à Bréal en 1906. Brunot, après une thèse sur Malherbe, s'occupera de multiples sujets : l'enseignement de la langue française, son histoire, sa grammaire, travaux condensés dans deux œuvres énormes : *la Pensée et la Langue*, *l'Histoire de la langue française*, résultats des cours professés devant des centaines d'étudiants, futurs professeurs. Meillet plus proche des sociologues et encore davantage des psychologues ; Brunot plus proche des historiens. Séparés par une barrière que l'un et l'autre respectent. Un symbole, très tôt : en 1882, le jeune Brunot prépare l'agrégation à la Sorbonne ; il fréquente aussi les Hautes Etudes où il suit les cours de Darmesteter et de Gaston Paris ; jamais il ne poussera la porte de Saussure qui fait cours dans les mêmes lieux et dont la renommée est pourtant notoire.
- 26 Chacun donc suivra sa voie sans empiéter jamais sur celle de l'autre, sans échanger disciples et méthodes. La séparation entre linguistes et philologues a pris une forme institutionnelle. Pour Meillet, Saussure est le point de référence, même s'il se dit déçu par la publication, en 1916, du *Cours de Linguistique Générale* par Charles Bally et Albert Sechehaye. Il n'y reconnaît pas la voix de son maître. Il n'empêche : tel qu'il est, le *C.L.G.* est désormais la Bible de tous les « linguistes ». Meillet enseigne la structure des langues indo-européennes à de petits groupes de fidèles qui seront décimés par la guerre de 14-18. Robert Gauthiot, en qui il voyait son successeur, meurt en 1916 des suites d'une blessure de guerre. C'est Joseph Vendryes et Emile Benveniste qui assureront sa suite, chacun à sa place, Vendryes pour la diffusion des idées et pour faire avancer les études celtiques, Benveniste pour occuper le siège au Collège de France et parler de l'indo-européen. Un merveilleux petit livre de 1928, signé Meillet, les *Etrennes Benveniste*, fixe deux principes essentiels pour ses élèves :
- 27 La liberté :
- Les jeunes gens se forment entre eux. Et c'est pour cela, sans doute, que, si j'évoquais mes souvenirs de professeur, je constaterais que les élèves appelés à devenir de vrais savants, viennent souvent par groupes.
- 28 L'exigence du texte :
- [Les élèves] savaient que, pour apporter du neuf, ce n'est pas appliquer à des faits connus quelque idée générale ayant une apparence d'originalité ; c'est interpréter d'une manière exacte et personnelle des faits recueillis de première main.

- 29 Et énumère la poignée de disciples : Joseph Vendryes, Jules Bloch, M.-Louise Sjöstedt, Emile Benveniste, Pierre Chantraine, René Fohalle, Jerzy Kurylowicz, Louis Renou.
- 30 Cependant qu'il publie régulièrement, seul ou en collaboration, un nombre considérable d'ouvrages qui sont aussitôt des modèles.
- 31 En face, Brunot, à la Sorbonne, fascine des masses d'étudiants toujours plus considérables. Il commence, en fidèle disciple des philologues allemands, par publier une grammaire historique qui marque l'évolution des formes et des tours tels que repérés dans les textes ; un travail austère destiné aux étudiants. Et assure l'histoire de la langue dans l'Histoire de la Littérature française que publie son maître et collègue, Louis Petit de Julleville.
- 32 Mais l'originalité de sa puissante personnalité s'affirme vite; en citoyen-grammairien qu'il est, en fervent républicain, il se pose le problème de la pédagogie du français comme moyen de promotion. Première expérience : il dirige les cours de vacances de l'Alliance française (1894) et se fait l'apôtre d'une pédagogie du français vivant, appuyée sur la science moderne. Nous sommes à l'époque des méthodes actives, dix ans après le Congrès de Stockholm (1886), en plein dans les proclamations de son collègue Paul Passy qu'il connaît bien. Il recrute un savant abbé qui construit des machines pour étudier les sons, Jean-Pierre Rousselot; Rousselot invente des machines pour reproduire et analyser la prononciation vraie, celle de la vie. Il enseignera cette prononciation aux étudiants étrangers.
- 33 Première bataille : Brunot est un des plus ardents protagonistes de la réforme de l'orthographe, dénonçant des complications d'orthographe qui constituent un lourd handicap pour les enfants du peuple. Dans son activité de professeur de Faculté, la part de la pédagogie augmente constamment. Il consacre un de ses cours de Sorbonne (année 1906 et suivantes) à l'enseignement du français. Et il se lance dans une aventure, celle de produire des manuels de français pour l'enseignement primaire, aidé par un inspecteur de l'enseignement primaire, Nicolas Bony. La méthode est simple : l'enseignant part de la parole des élèves, recherche avec eux des classements de mots et de phrases et, en arrière-plan, leur donne en modèle de beaux textes littéraires.
- 34 Cette démarche, il l'approfondira avec les élèves professeurs de l'ENS de Jeunes filles de Sèvres. Le grammairien part des diverses caractéristiques de l'activité humaine : le temps, les modalités, la qualification, etc et découvre et classe les moyens d'expression très variés qui y correspondent. Ainsi pour marquer l'ordre, le locuteur peut employer l'impératif, mais aussi l'infinitif, le futur, les phrases sans verbe, etc. Démarche idéologique qui prend sa source dans les analyses de la langue au 18^{ème} siècle, de Condillac aux Idéologues, qui considèrent le langage tel qu'il est formé par les modalités de l'action. L'élève découvre les possibilités d'expression convenables à l'action. Méthode démocratique, pense Brunot, puisqu'elle part de l'enfant, de son milieu et lui fait découvrir, quel que soit son niveau, les richesses de la vie, en s'élevant de la sensation à la pensée. Méthode qui laisse tomber la scolastique des parties du discours et de leurs assemblages en propositions, mode de sélection abstrait qui décourage les enfants des classes populaires.
- 35 Nous arrivons à la guerre de 14-18. Pendant des années, elle interrompt la plupart des recherches et des activités d'édition. L'après-guerre va voir se confronter brutalement un certain nombre de courants jusque là sous-jacents. Tout d'abord des livres qui marquent l'ambition d'une nouvelle linguistique générale: *Le Langage* de Vendryes, écrit dès avant-guerre, le *Language* d'Edward Sapir, le *Philosophy of Grammar* d'Otto Jespersen, auxquels

viendra s'ajouter un peu plus tard le *Language* de Leonard Bloomfield. Mais aussi deux livres de grammaire française, considérables eux aussi. En 1919, le livre d'un grammairien autodidacte : *le Problème de l'article* de Gustave Guillaume. Il est dédié à Meillet et à Saussure ; il marque une tentative d'introduire en grammaire française les démarches de la linguistique en analysant le fonctionnement d'éléments de base, établissant un de ces ponts dont rêvait Bréal. L'autodidacte Guillaume, hors de l'institution, pouvait rompre le tabou de la séparation entre philologie et linguistique. Le livre fut peu remarqué ; c'était pourtant un moment décisif qui allait prendre corps avec la publication en 1928 de *Temps et Verbe*, étonnante théorie psychologisante et structurale des temps verbaux. Quant à celui de Brunot, *la Pensée et la Langue* (1922), il fit aussitôt scandale, chez les linguistes surtout, qui lui reprochaient de faire fi des démarches fondamentales de cette discipline. Bally publia dans le B.S.L. de 1922 un compte rendu ravageur. Il énumérait les principes de base, ceux du structuralisme saussurien, qui étaient foulés aux pieds quand Brunot confondait le langage et la vie. Même réactions indignées chez les autres linguistes. Et, devant ces critiques, incompréhension totale de la part de Brunot qui montrait à quel point il était loin des analyses structurales des linguistes. Il était pourtant parfaitement capable d'analyses pénétrantes des articulations de la langue, comme le prouve une conférence sur les Modalités qu'il promena, après la guerre, dans les pays septentrionaux. Le monument de la *Pensée et la Langue* allait se trouver en face d'un autre monstre, en six tomes, dont le titre *Des mots à la pensée* indiquait clairement qu'il était l'anti-Brunot. Mais il était son envers plus que son antidote. Œuvre d'un médecin psychanalyste, le Dr Pichon et de son oncle, Jacques Damourette, c'était encore un livre d'inventaire, proche des méthodes philologiques, mais d'un philologue qui avait lu Saussure et Meillet; et se doublait d'un médecin expert en anatomie fonctionnelle.

- 36 Encore un livre que ne lirait pas Brunot ; débordé par les tâches du décanat, par la fondation, en 1920, de l'École des Professeurs de français à l'étranger, qui sera longtemps son enfant chéri, qu'il avait confié à son disciple, le seiziémiste Edmond Huguet, par la mise en train de la Cité universitaire. Il se remit au travail, mais uniquement à *l'Histoire de la Langue Française*, travail au début dans la ligne de la philologie comparée (évolution conjointe des sons, des mots, de la syntaxe, des institutions). Quand il aborde le 18^{ème} siècle, aux approches des années 30, c'est pour adopter une méthode révolutionnaire qui allait rencontrer une école toute neuve d'historiens, les historiens des *Annales*, surtout Marc Bloch et Lucien Febvre. La méthode vise à faire porter tout l'effort sur le vocabulaire et à déceler les évolutions des techniques, des mœurs, des conduites sociales dans les mutations du vocabulaire. C'était transposer dans les vocables les démarches morpho-syntaxiques de la *Pensée et la Langue*. Mais le terrain était beaucoup plus favorable. Démarche nouvelle et convaincante qui sera à la source des inventaires du vocabulaire aux fins d'analyses sociales et d'enseignement, tels que les pratiqueront Mario Roques et ses élèves à partir de 1932, Georges Gougenheim dans l'après 45 pour inventorier les vocabulaires fondamentaux. Linguistique et philologie commencent à trouver un langage commun.
- 37 Revenons aux linguistes. Meillet, comme Brunot, se voyait triomphant après la victoire des Alliés. Les contestataires étaient pourtant tout proches. Tous, armés du *Cours de Linguistique générale*, mais que chacun interprétait à sa façon. On remarque surtout un groupe nouveau d'envahisseurs, néerlandais, suisses, russes qui de loin encerclaient Paris. Meillet avait pourtant vu très tôt le génie d'un des jeunes russes, Nicolas Troubetzkoy, qu'il avait accueilli dans le B.S.L. de 1922 et convié à participer aux *Langues du Monde*

(1924) en lui confiant les parlers caucasiques. Mais il ne s'attendait pas aux provocations du Premier Congrès international des Linguistes tenu à La Haye en 1927, lancées par un tandem offensif composé de la paire Charles Bally et Albert Sechehaye, forte de l'autorité conférée par l'édition du C.L.G. et de la triade Serge Karcevsky-Roman Jakobson-Nicolas Trubetzkoy, issue, à des moments différents, selon des modalités différentes des fureurs révolutionnaires d'après 1917 et de l'enseignement de Baudouin de Courtenay. Sur la base du C.L.G., ces nouveaux linguistes avançaient des propositions peu orthodoxes qui ouvraient la voie à l'idéalisme des genevois et au finalisme des russes ; le positivisme français était désarçonné. Même si le Congrès des Linguistes suivant tenu à Genève en 1931 permettait de trouver un large terrain d'accord entre tous les ténors en célébrant le triomphe de Saussure. Néanmoins l'accent mis sur la phonologie et sur le finalisme introduisait une véritable révolution, entretenue par le Cercle de Prague fondé en 1926 par un angliciste tchèque, Wilhelm Mathesius et qui donnait à Troubetzkoy et Jakobson un extraordinaire moyen d'action et un terrain propice à la théorisation.

- 38 Qui allait même atteindre la France des philologues par une voie tout à fait indirecte, celle de Lucien Tesnière. Ce germaniste, élève de Meillet, devenu spécialiste des langues slaves, avait été chargé, après la guerre, en 1920, de monter un Institut français à Ljubljana ; et là il poursuivait activement sous la direction de Meillet une thèse sur les parlers slovènes qui conjugait mutations de langue et divisions socio-ethnologiques ; tout en mettant au point des méthodes nouvelles d'enseignement du français. C'est là qu'il fera la connaissance de Jakobson qui l'introduira au Cercle de Prague où, seul linguiste français à l'époque, il prononcera une conférence. Nommé à Strasbourg, en 1925, à une chaire de slavistique, il perfectionnera ses méthodes d'enseignement du français avant de les mettre plus tard en pratique à l'Ecole normale de Montpellier. C'est à Strasbourg, peu après 1930, qu'il liera amitié avec un jeune philologue normalien tout fraîchement docteur avec une thèse sur *Les périphrases verbales en ancien français*, Georges Gougenheim ; comme il l'écrit à Jakobson, il l'endoctrine dans de longues promenades le dimanche autour de Strasbourg. Gougenheim, docile, se met à écrire deux livres à cette mode : des *Éléments de phonologie* et un *Système grammatical de la Langue française* (1938). Livres un peu élémentaires, qui attireront les critiques des linguistes sourcilleux, mais le rapprocheront tout de même d'eux et d'un jeune phonologue angliciste qui s'était formé en dehors de Meillet et des linguistes français : André Martinet. Encore un signe remarquable de la conversion des philologues et des linguistes. On repèrerait d'autres signes dans ces années qui précèdent la guerre : en 1938 encore, un jeune universitaire de très grand talent soutient une thèse sur les formes verbales en -rais en ancien français, dans laquelle il se proclame disciple de Gustave Guillaume ; et par là rejoint Saussure. Il en assurera la diffusion quand il sera nommé à la Sorbonne juste après la guerre. C'est Robert-Léon Wagner. Ce grammairien-philologue publie en 1947 une *Introduction à la Linguistique française*. Dernier signe : quand est créée, en 1939, à Copenhague, la revue *Acta linguistica*, appuyée par la Société de Linguistique de Paris, linguistes et philologues vont se retrouver : un article de Benveniste sur la nature du signe linguistique sera l'occasion d'affrontements entre Pichon et Bally et d'autres pour poser des fondements à l'analyse du langage.
- 39 Mouvements confus, mais la machinerie était en place pour la spectaculaire expansion d'après 1945. Je me contente d'en marquer quelques points. D'abord une explosion de la philosophie : Jean-Paul Sartre, bien sûr, et cet autre phénoménologue, Maurice Merleau-Ponty dont la lecture sera une illumination pour Algirdas-Julien Greimas. Mais surtout

Lévi-Strauss qui a été chercher le modèle des *Structures de la Parenté* (publiées en 1949) dans la phonologie et, particulièrement, dans de longues discussions à New York, pendant la guerre, avec Roman Jakobson. Ce livre sera un signe éclatant pour les jeunes gens de l'époque et donnera le cadre épistémologique à un structuralisme plus large, dit élargi décrit et articulé dans l'*Anthropologie structurale* du même Lévi-Strauss. Innovations qui rencontrent un système nouveau d'institutions: le CNRS est recréé à Paris, dès le départ de l'armée allemande, en 1944, autour de physiciens comme le prix Nobel, Frédéric Joliot-Curie; deux spécialistes de la langue jouent un grand rôle dans cette création: Mario Roques, grammairien du roumain, de l'albanais, spécialiste de la philologie médiévale et Marcel Cohen, linguiste depuis longtemps confirmé. Dès 1947, des postes et des crédits seront créés pour former de jeunes spécialistes des langues. L'Université elle-même redémarre, plus lentement il est vrai. Mais il est significatif que la Bibliographie que publie R-L. Wagner pour les étudiants et chercheurs réunis, les philologues et les linguistes –je viens de l'évoquer-, s'intitule, *Introduction à la Linguistique française* (1947). Le titre même stupéfie la Sorbonne qui se voulait spécifiquement philologue d'autant plus que, provocateur, Wagner ouvre l'exposé par un éloge de Saussure.

- 40 Le système est en place; il mettra du temps pour se développer. C'est, du moins, le début d'une grande aventure qui donnera à des troupes de philologues, de jeunes enseignants de plus en plus nombreux, multipliés pour encadrer l'explosion scolaire, le cadre épistémologique et institutionnel qui allait leur permettre de passer chez les linguistes. Et de créer un véritable basculement dont l'enseignement des langues étrangères serait un des premiers bénéficiaires. C'est l'aventure de St-Cloud, des inventaires de vocabulaire, du CREDIF et du BELC, des nouvelles méthodes; et je n'en dis pas davantage.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

- AUROUX, Sylvain éd. (2000), *Histoire des Idées linguistiques*. « Philosophie du Langage », Mardaga, Bruxelles.
- BÄHLER, Ursula (2004), *Gaston Paris et la philologie romane*, Droz, Genève.
- CHERVEL, André (1977), *Histoire de la grammaire scolaire. Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français*, Paris, Payot.
- CHEVALIER, Jean-Claude (1985), « Les grammaires françaises et l'histoire de la langue », in Gérard Antoine et Robert Martin (éd.), *Histoire de la Langue française, 1880-1914*, éd. du CNRS, 577-600.
- (1992), « Philologues et linguistes dans leurs institutions », *Communications*, 54, 149-159.
- (1993), « Enseignement du français et institutions universitaires. 1789-1989 », in Jacques-Philippe Saint-Gérard, *Mutations et sclérose : la langue française : 1789-1848*, Franz Steiner Verlag Stuttgart, 135-151.

RÉSUMÉS

Les deux domaines – Philologie et Linguistique – articulés dans la *Linguistique* d'Abel Hovelacque (1876) resteront séparés pendant des dizaines d'années, pour des raisons théoriques et institutionnelles: la linguistique est traitée par Saussure et Meillet à la Société de Linguistique de Paris, aux Hautes Études et au Collège de France, la grammaire et la philologie par Brunot à la Sorbonne; la première s'adresse à de petits groupes de chercheurs, la seconde à de futurs enseignants de plus en plus nombreux. L'exposé montre comment les théories linguistiques envahissent peu à peu la problématique philologique et souligne le rôle de Guillaume, de Tesnière, de Gougenheim, de Pichon. Les unes et les autres se rejoindront après 1945, grâce à Lévi-Strauss et Greimas, entre autres.

The two domains – Philology and Linguistics – articulated in *Linguistique* from Abel Hovelacque (1876) will remain separate for tens of years, for theoretical and institutional reasons : the linguistic is treated by Saussure and Meillet at the Linguistic Society of Paris, the « Hautes Etudes » and the College de France, grammar and philology by Brunot at the Sorbonne. The first is dedicated to small group of researchers, the second for an increased number of future teachers. The talk shows how the linguistic theories invade more and more the philological problems and underlines the role of Guillaume, Tesniere, Gougenheim and Pichon. These theories will converge after 1945, thanks to Levi-Strauss and Greimas, among others.

INDEX

Mots-clés : Collège de France, École Pratique des hautes Études, Hovelaque (Abel), linguistique, Philologie, Société de Linguistique de Paris, XIXe siècle, XXe siècle

Keywords : Linguistics, Philology, XIXth century, XXth century

AUTEUR

JEAN-CLAUDE CHEVALIER

Université de Paris VII